Dl
2771 m
AB
101145

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32702/fragment/page=0001

Zur
Gräfl. vom Hagen'schen
Majorats - Bibliothek

MÖCKERN
gehörig.
№ 4932

Cazotte, Jaques

LES SABOTS,

OPÉRA-COMIQUE

EN UN ACTE,

MÊLÉ D'ARIETTES;

Par Mrs. C.... & SÉDAINE.

Représenté pour la premiere fois par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi, le Mercredi 26 Octobre 1768.

Le prix est de 24 sols, avec la Musique.

A PARIS,

Chez Claude HERISSANT, Imprimeur-Libraire, rue Neuve Notre-Dame, à la Croix d'or.

M. DCC. LXXVII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32702/fragment/page=0005

ACTEURS.

LUCAS, Fermier.	*M. Laruette.*
MATHURINE, mere de Babet.	*Mde. Berard.*
BABET, fille de Mathurine.	*Mde. Laruette.*
COLIN, Berger du canton.	*M. Clairval.*

[Carotte] Sedaine [Michel-Jean]

La Scene se passe dans la Campagne près d'un cerisier.

[43]

Universitäts- u. Landesbibliothek Halle (Saale)

LES SABOTS,

OPÉRA-COMIQUE.

SCENE PREMIERE.

LUCAS.

ARIETTE.

Être amoureux à mon âge!
A mon âge être amoureux!
Je peste, j'étouffe, j'enrage;
Si j'en croyois mon courage,
Je m'arracherois les cheveux.
Oh l'imbécille! oh la bête!
Se mettre l'amour en tête.
Pour qui? pour une fillette;
Il faut que je me soufflette.
Pin, pan, pin, pan, pan, oh la bête!
Va, cours aux pieds de ta fillette,
Pleurer, gémir, faire le langoureux.
Être amoureux à mon âge, &c.

SCENE II.

LUCAS, MATHURINE.

MATHURINE *entre sur la Scene en riant.*

Ah, ah, ah, Lucas qui s'assomme de coups. Comment, Lucas, vous vous battez; je ne voudrois pas être votre femme. Si vous vous battez vous-même, que lui feriez-vous donc?

LUCAS.

Cependant, Mathurine, j'ai à vous proposer.

MATHURINE.

A me proposer! Non, je ne veux pas de vous.

LUCAS.

C'est que je suis amoureux.

MATHURINE.

Et vous aimez à battre, quand vous êtes amoureux?

LUCAS.

Tenez, Mathurine, il n'y a qu'un mot qui serve. Voulez-vous de moi?....

MATHURINE.

De vous! de vous! de vous! mais, mais, il y a à y penser.

LUCAS.

Voulez-vous de moi pour votre gendre?

MATHURINE.

Ah, c'est de ma fille.

LUCAS.

Oui, commere, c'est de votre fille, c'est de Babet, c'est de cette belle enfant.

MATHURINE.

Eh! vous disiez tant que le mariage étoit une chaîne, & qu'il ne falloit jamais s'enchaîner.

LUCAS.

Ah! je n'avois pas regardé Babet.

MATHURINE.

Lucas, Lucas.

ARIETTE.

Il faut s'aimer pour s'épouser.
Vous l'aimez : mais vous aime-t'elle?
Lucas, la chaîne n'eſt pas telle
Qu'il ſoit aiſé de la briſer.
Je ne contrains pas ma fille,
Elle eſt douce, elle eſt gentille;
Mais celui qu'elle aimera
Eſt celui-là qu'elle aura.
Alors ſi dans ſon ménage
Il arrive du tapage;
S'il arrive du tapage,
Je compte lui dire ainſi:
Tu l'as voulu, reſtes-y.
Il faut s'aimer, &c.

SCENE III.

MATHURINE, LUCAS, COLIN.

LUCAS.

Ah! voilà ce grand nigaud de Colin?

MATHURINE.

C'eſt un garçon bien ſerviable.

LUCAS.

Oui, à ſes dépens. Eh bien, Colin, es-tu conſolé de tes dix écus?

COLIN.

Je n'y ai jamais penſé.

LUCAS.

Il faut que tu ſois bien ſot d'aller prêter dix écus à un Milicien.

COLIN.

Il en avoit besoin.

LUCAS.

Oui, & s'il te les emporte....

COLIN.

Il ne m'a pas emporté le plaisir que j'ai eu à lui rendre service.

LUCAS.

Pense toujours comme ça, & tu deviendras riche.

COLIN.

Hé, mais riche de ça.

LUCAS.

Et hier que tu as pensé te noyer pour rattraper le linge de Marie-Jeanne.

COLIN.

Est-ce que je ne lui ai pas rendu?

LUCAS.

Et si tu avois rendu l'ame.

COLIN.

Eh bien, ça auroit été pour obliger quelqu'un.

LUCAS.

Tais-toi avec tes raisons.

MATHURINE.

Il n'a pas tort, il n'a pas tort.

LUCAS.

Allons, venez chez moi, Mathurine; aussi bien il va faire un orage.

MATHURINE.

Un orage! ah cet orage-là ressemble à votre amour; il ne faudra pas sonner long-temps pour le faire passer.

LUCAS.

Venez, venez, je vais vous faire voir le nouveau quartier de terre que je viens d'acheter.

SCENE IV.

COLIN.

ARIETTE.

Eh! pourquoi ne puis-je donc pas
Tout bonnement, sans stratagême,
Lui dire, oui, Babet, je t'aime,
Je t'aimerai jusqu'au trépas.

Parlons-lui... je lui parlerai:
Disons-lui... oui... je lui dirai:
Mais si-tôt que je la verrai
Tout droit me regarder en face,
Je me connois... je me tairai:
Comment faut-il donc que je fasse?
Eh! pourquoi, &c.

Ah! que n'ai-je autant de courage
Pour lui parler de mon amour,
Que pour m'occuper chaque jour
De ses beaux yeux, de son corsage
Et de sa taille faite au tour.
Eh! pourquoi, &c.

SCENE V.

COLIN, LUCAS.

LUCAS.

Comment, te voilà encore là? au reste j'en suis bien aise; car je te prierai de me rendre un service... Tu es si serviable.

COLIN.

Tant que tu voudras.

LUCAS.

Cours vîte chez mon beau-frere; tu lui diras, & à ma sœur, qu'ils viennent ce soir souper chez moi; qu'ils apportent leur souper, je paierai le vin. Et puis tu passeras chez l'oncle de Babet, chez le frere de Mathurine, & puis chez M. le Bailli : je les attends tous.

COLIN.

Pour ce soir.

LUCAS.

Pour ce soir.

COLIN.

A souper.

LUCAS.

Oui, à souper. Je paierai le vin.

SCENE VI.

LUCAS.

Ah! que j'ai bien fait de l'éloigner; elle va sûrement passer par ici. Mais cette Mathurine, oui, elle a raison, elle n'est pas sotte, Mathurine : elle est encore fraîche, cette femme-là : elle vous a un œil éveillé, c'est qu'elle se porte bien. Mais sa fille, sa fille; ah mon petit nez; ah mon petit cœur, baise-moi, embrassez-moi : oui, bon comme cela; cette pauvre petite, qu'elle est gentille! Mais chut; paix; ah la voici, la voici qui vient. Comme elle a de la grace! Comme elle vous tricote bien ses jolis petits pieds! Il me semble à chaque pas qu'elle fait, que je ramasse un écu. Je crois qu'elle cherche un endroit pour s'asseoir. Si elle pouvoit venir jusqu'ici! La voilà qu'elle chante. Comme elle chante bien! Si on payoit pour l'entendre chanter.... Cachons-nous pour la contempler tout à mon aise.

SCENE VII.

BABET, LUCAS *dans le fond du Théatre qui l'admire, qui la contemple, qui fait toutes les folies d'un vieillard amoureux : il va chercher une paille & lui chatouille le col aux repriſes de l'air.*

BABET.

CHANSON.

L'UN de ces jours, dans un vallon
Qui termine la plaine,
J'entendois dire à Magdelon
Au bord de la fontaine :
Ah! ah! ah!
Ce n'eſt pas cela,
Cela qui me met en peine.

Hé, Magdelon, qu'avez-vous donc,
Qu'avez-vous qui vous gêne?
N'avez-vous pas un beau jupon,
Un jupon de futaine?
Ah! ah! ah! &c.

Voulez-vous ce joli ciſeau,
Le ruban & la gaîne?
Ou bien voulez-vous ce couteau?
Le manche en eſt d'ébene.
Ah! ah! ah! &c.

Magdeleine, que voulez-vous?
Vous l'aurez pour étrenne.
Eſt-ce de l'or ou des bijoux?
Voulez-vous être Reine?
Ah! ah! ah! &c.
LUCAS *dit aux refrains.*
Ce n'eſt pas cela,
Cela qui me met en peine.

BABET.

Ah comme je vais goûter! mais voilà de belles cerises, il faut que j'en cueille : c'est dommage qu'elles appartiennent à Me. Lucas; s'il me voyoit, il me les reprocheroit. O Ciel! je ne peux pas en avoir.

LUCAS, *à part.*

Bon, bon.

BABET.

Si Colin étoit ici, je le prierois de monter sur l'arbre. Si j'y monte, je vais toute m'arracher.

Elle ôte son sur-corset, son chapeau & son tablier.

LUCAS, *à part.*

Oh, je te tiens.

BABET.

Que voilà une belle branche!

LUCAS, *à part.*

Monte, monte.

BABET.

Qu'elles sont bonnes! c'est du sucre.

LUCAS.

Ah! c'est du sucre! Ah, ah, je vous y attrape; vous trouvez cela doux, Babet, je vous y prends, vous mangez mes cerises.

BABET.

Pour celui-là non, Monsieur Lucas.

LUCAS.

Est-ce pour moi que vous les cueillez? Je veux bien les manger de votre main, de votre blanche main, une à une; je trouverai cela doux à mon tour.

BABET.

Je ne donne à manger qu'à Robin mon mouton.

LUCAS.

Qu'à Robin votre mouton? j'en suis bien aise. Voilà de jolis sabots, bien tournés : cela vaut bien mes cerises.

BABET.

Rendez-moi mes sabots, Me. Lucas.

LUCAS.

Oh non, chere Babet, je veux les garder pour l'a-

mour de vous; ou dites-moi bien tendrement : Mon cher ami, rendez-les moi.

BABET.

Je vous dirai d'autres mots, ſi vous voulez; mais ceux-là, je ne ſaurois les dire.

LUCAS.

Hé bien, dites-moi d'aller trouver votre mere de votre part, pour lui apprendre que vous conſentez à m'épouſer.

BABET.

Hé bien, allez trouver ma mere, allez trouver ma mere.... dites-lui, dites-lui.... qu'elle vous paie vos ceriſes.

LUCAS.

Quoi je n'aurai pas une bonne parole de vous.

BABET.

Je n'en ſais pas dire.

LUCAS.

Mais voyez la petite mauvaiſe : hé bien vous n'aurez pas vos ſabots; je vais vous prendre un baiſer en dépit de vous. Embraſſez-moi tout-à-l'heure; voulez-vous bien me baiſer, mauvaiſe. Ah, la mauvaiſe, mauvaiſe que vous êtes; fi, la mauvaiſe.

BABET.

Tenez, tenez, voilà vos beſtiaux qui vont dans les prés du Procureur Fiſcal.

LUCAS.

Oh ciel!

BABET.

Courez vîte.

LUCAS.

J'y cours, mais je vous retrouverai là; car j'emporte vos ſabots, j'emporte votre panier, j'emporte votre pain, & je voudrois vous emporter vous-même.

BABET.

Mes ſabots.... mes ſabots.

SCENE VIII.

BABET.

ARIETTE.

VOYEZ donc ce vieillard malin,
Il me dit que je le baise :
Baisez-moi, me dit-il, mauvaise;
J'aimerois mieux baiser ma main.
Est-ce qu'une honnête bergere
Doit baiser d'autres que sa mere,
Ou sa sœur ou son petit frere?
Je ne baiserois pas Colin.
Voyez donc ce vieillard, &c.

Ah le voilà! ah voilà Colin!

SCENE IX.

COLIN, BABET. *Elle s'assied si-tôt qu'elle voit Colin.*

COLIN.

AH! c'est vous, Babet; ah! que je suis aise de vous voir. Il y a plus de deux heures que je ne vous ai vue. Que faites-vous là toute seule?

BABET, *montrant ses pieds.*

Vois, Colin, je n'ai pas de sabots.

COLIN.

Voilà les miens, prenez, prenez.

BABET.

Et toi?

COLIN.

Ah, c'eſt bien mieux que ſi je les avois. Et qu'avez-vous fait de vos ſabots?

BABET.

On me les a pris.

COLIN.

Qui?

BABET.

Lucas.

COLIN.

A vos pieds?

BABET.

Non, je les avois ôtés, je les avois mis là.

COLIN.

Il eſt bien hardi de prendre vos ſabots.

BABET.

Parce que je lui ai mangé quelques ceriſes.

COLIN.

Pour cela?

BABET.

Oui, & pour les rendre, il vouloit que je lui diſſe que je l'aime.

COLIN.

Ah! Babet, ce n'eſt pas aiſé à dire.

BABET.

Et puis il vouloit que je lui donne un baiſer.

COLIN.

Un baiſer! ah! Babet.

BABET.

Qu'eſt-ce que tu as là dans ta pannetiere?

COLIN.

Du pain & des ceriſes pour ma journée; mais depuis quelque temps je ne puis pas manger. Le cœur vous en dit-il, Babet? tenez, tenez.

BABET.

Et toi?

COLIN.

Ce n'eſt pas m'en priver que de te les donner.

BABET.

Comme ton pain eſt bon! Il eſt comme de la brioche. Mange donc, Colin.

COLIN.

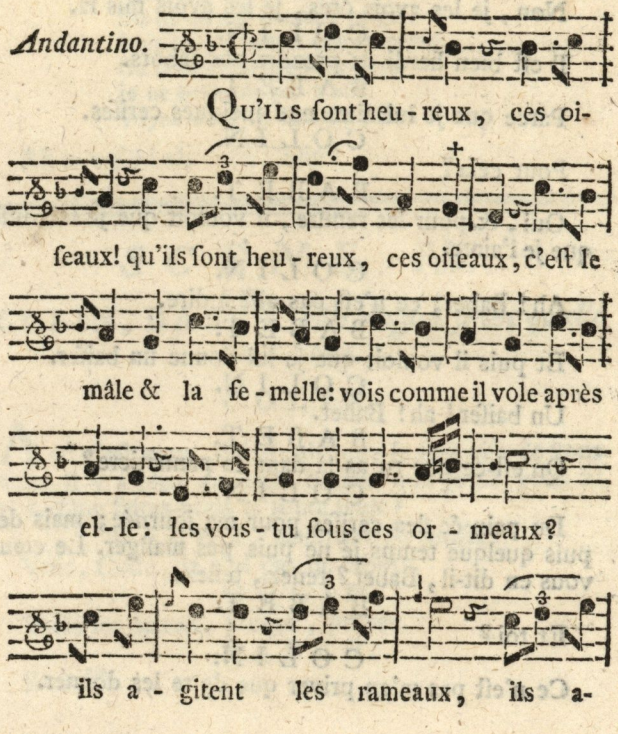
J'ai encore moins faim, quand je te regarde.

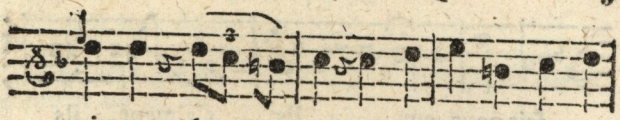
BABET.

Hé, mais je prends ton pain, je prends tes ceriſes. Vois donc ces petits oiſeaux qui viennent tout près; jette-leur cela.

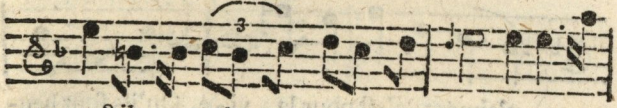
COLIN.

ARIETTE.

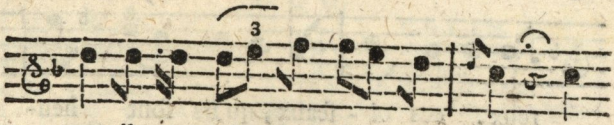




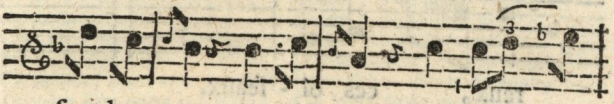
gitent les rameaux; les vois-tu ſous ces or-



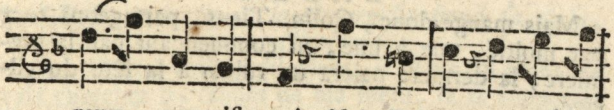
meaux? ils a-gi-tent les rameaux, ils a-gi-



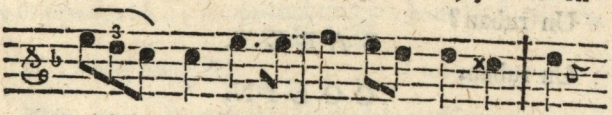
tent, ils a-gi-tent les rameaux. Qu'ils



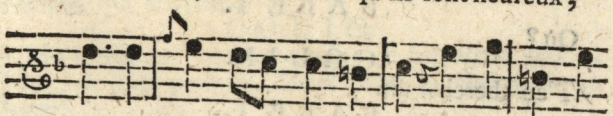
ſont heureux, ces oiſeaux! qu'ils ſont heu-



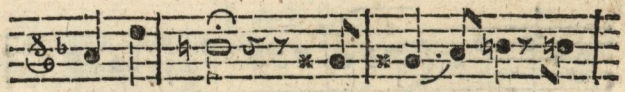
reux, ces oiſeaux! Ah! Babet, je les en-



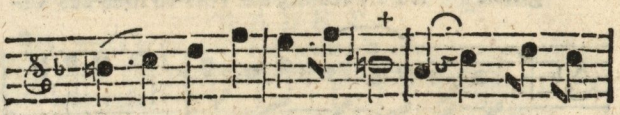
vi - e; c'eſt d'aimer qu'ils ſont heureux;



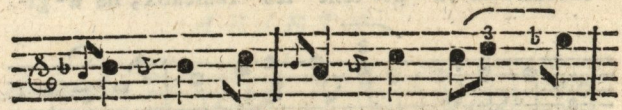
c'eſt d'aimer qu'ils ſont heureux; le Ciel a tout



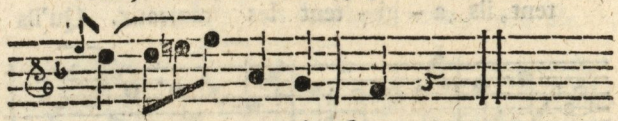
fait pour eux. Ils s'aiment, ils



s'aiment, c'eſt pour la vi-e. Qu'ils ſont heu-



reux, ces oi-ſeaux, qu'ils ſont heu-



reux, ces oi-ſeaux.

BABET.

Mais mange donc, Colin. Tiens, partageons tout par moitié, une à une, en commençant par la premiere; la derniere paiera un ruban à la fête du village.

COLIN.

Un ruban?

BABET.

Un ruban.

COLIN.

J'y cours.

BABET.

Où?

COLIN.

T'en chercher un.

BABET.

Non, j'aime mieux te le gagner.

COLIN.

COLIN.

Et moi te le donner.

BABET.

Mais si tu gagnes, est-ce que tu ne voudrois pas en recevoir un de ma main?

COLIN.

Allons donc, un ruban.

BABET.

Un ruban, un ruban.

COLIN.

Comme je voudrois avoir la derniere.

DUO.

BABET.	COLIN.
Tu me donneras la mienne,	Je te donnerai la tienne,
Tu ne me tricheras pas:	Je ne tricherai pas:
Colin, le charmant repas!	Babet, le charmant repas!
Une & deux: qu'elles sont belles!	Une & deux: qu'elles sont belles!
Tiens, Colin, prends ces jumelles.	Babet, le joli repas!
Colin, le charmant repas!	Tes levres sont plus vermeilles.
En voici deux bien pareilles,	Babet, le charmant repas!
Ah Colin, ne triche pas.	Babet, comme ces cerises,
J'en donne trois à la fois.	Si-tôt que tu les a prises,
Tu viens d'en jetter par terre.	S'embelliſſent ſous tes doigts!
Tu triches, non, non, attends:	Ah! Babet, j'ai la derniere,
Tu viens d'en jetter par terre:	Je veux payer le ruban.
Je ne veux pas de ruban.	Je veux payer le ruban.

BABET, *à la fin de la ritournelle étend ſa main, comme s'il pleuvoit.*

Ah, Colin! voilà qu'il pleut, il pleut, il pleut. Je vais chercher les ſabots de ma mere, & te rapporter les tiens. Si la pluie augmente, prends tout cela, enveloppe-toi bien, garde-moi tout ça. Je ne tarderai pas.

COLIN.

Si j'allois avec toi.

BABET.

Non, non; ils ont fait le chemin neuf avec de gros cailloux qui coupent.

COLIN.

Hé bien; faiſons une choſe; je remettrai mes ſabots, & je te porterai. Babet, que le fardeau ſeroit léger!

BABET.

Non, non; cela ne seroit pas bien, & cela effraieroit ma mere; elle croiroit que je me serois blessée : attends, reste, je serois déja revenue.

COLIN.

Je t'attends, je t'attends.

SCENE X.

COLIN *s'affuble des habits de Babet.*

ARIETTE.

Le joli chapeau que voilà!
Ma Bergere a mis tout cela
Sur son corsage & sur sa tête.
Pour mon cœur c'est une fête
De toucher à tout cela.

Mettons cela sur ma tête.
C'est ainsi qu'il la couvroit,
Cette étoffe la serroit.
Pour mon cœur c'est une fête
De me parer de cela.
Ah! ciel, comme me voilà!
Si quelqu'un... Ciel! c'est Lucas.
Ne disons mot, ne bougeons pas.

SCENE XI.

LUCAS, COLIN.

LUCAS.

Maudits bestiaux! Ah, la pauvre petite Babet! je suis cause qu'elle a été mouillée; comme elle me tourne le dos, elle me boude. Babet, est-ce que vous êtes fâchée? ah! vous ne le serez pas long-temps.

Babet, vous ne savez pas tout. Savez-vous que je vous ai demandée en mariage à votre mere? ça vous fait rire, je pense; (*Colin fait un mouvement de dépit*) mais je ne peux pas croire ce qu'elle m'a assuré : elle m'a dit comme ça, que vous lui aviez dit que vous aimiez Colin.

COLIN.

Elle m'aime, ciel! ah! ah! Monsieur Lucas, pour vous remercier, que je vous embrasse; elle m'aime, elle m'aime, est-il bien vrai?

LUCAS.

Qui diable te savoit là? qu'est-ce que tu fais-là? réponds, réponds : tu as les hardes de Babet. Qu'est-ce que tu as fait de Babet? réponds.

COLIN.

Elle m'aime. Ah Lucas!

LUCAS.

Ça n'est pas vrai, ça n'est pas vrai.

SCENE XII.

COLIN, BABET, LUCAS.

COLIN.

Ah, Babet!

BABET.

Tiens, Colin, voilà tes sabots.

LUCAS.

Comment ses sabots? Est-ce comme ça que tu es à la garde de ton troupeau? Je te ferai étriller par ton pere : refuser de moi vos sabots, en prendre d'un berger du village, lui donner vos hardes pour se couvrir; c'est bien mal.

BABET.

Falloit-il qu'il se mouillât pour votre plaisir?

LUCAS.

C'eſt bien mal. Voici votre mere : je vais me plaindre à elle ; je vais le lui dire.

BABET.

Dites, dites.

SCENE XIII & derniere.

MATHURINE, LUCAS, COLIN, BABET.

QUATUOR.

LUCAS.

Vous venez bien à propos.
C'eſt que j'ai pris ſes ſabots.
C'eſt que moi....

COLIN.

Vous venez bien à propos.
Lucas a pris mes ſabots.
C'eſt que nous....

BABET.

Vous venez bien à propos.
C'eſt qu'il a pris mes ſabots.
Non, c'eſt que nous....

MATHURINE.

Mes ſabots, ſabots, ſabots :
Je n'entends que des ſabots.
Taiſez-vous, taiſez-vous tous,
Taiſez-vous tous, taiſez-vous tous, tous.
Vous donneriez une alarme.
Grands Dieux ! c'eſt pis qu'un Enfer.
Ai-je la tête de fer
Pour entendre un tel vacarme ?
Mes ſabots, &c.

MATHURINE.

Parlez donc l'un après l'autre, ſi vous voulez que je vous entende.

LUCAS.

Elle a pris les ſabots de Colin.

BABET.

Lucas m'avoit pris les miens.

LUCAS.

Elle cueilloit mes ceriſes.

BABET.

Les voilà par terre.

LUCAS.

Je suis au désespoir. Mathurine, votre fille a fait une sottise.

MATHURINE.

Qu'est-ce que cela veut dire? Une sottise, jarnombille, si je savois...

BABET.

Hé non, ma mere.

LUCAS.

Elle me prenoit mes cerises.

MATHURINE.

Hé bien, je vous les payerons.

LUCAS.

Hé, ce n'est pas cela; je lui ai pris ses sabots.

MATHURINE, *à Lucas.*

Voilà qui n'est pas bien, entendez-vous?

LUCAS.

Ce n'est pas là tout; c'est Colin, pour revenir, qui lui a donné les siens.

MATHURINE.

C'est à propos. Vouliez-vous qu'il la laissât revenir nus pieds.

LUCAS.

Elle a été lui en chercher d'autres.

MATHURINE.

Voyez la faute.

LUCAS.

Ce n'est pas tout; elle lui a donné son tablier pour le couvrir pendant la pluie.

MATHURINE.

Mais où est donc la sottise?

LUCAS.

C'est qu'elle aime Colin.

BABET.

Hé bien, oui, je l'aime; oui, je l'aime.

COLIN.

Ah, Babet, que je suis content!

BABET.

Et si ma mere veut, je n'en aurai jamais d'autre que lui.

MATHURINE.

Je le veux bien, il eſt ſerviable, & qui ſeme bien, il recueille bien.

BABET.

Il m'a donné ſon pain, il m'a donné ſes ceriſes, il m'a donné ſes ſabots, & bien à propos encore.

COLIN.

Ah! je voudrois vous donner; ah! Babet, que ne vous donnerois-je pas?

LUCAS.

Comment, vous accorderiez votre fille à Colin?

MATHURINE.

Oui.

LUCAS.

Comment, je ne verrois plus Babet?

MATHURINE.

Non.

LUCAS.

Non! non! non, c'eſt inutile; j'aime trop Babet. Si je ne la voyois plus, je mourrois. Il y a un biais à tout: tenez, Mathurine, marions-nous, & ſi je ne peux faire l'amour un jour à Babet, je peux lui faire l'amour un jour à venir.

BABET.

Et je vous aimerai bien comme mon beau-pere.

LUCAS.

Qu'en dites-vous, Mathurine?

MATHURINE.

Eh! mais Compere, c'eſt faiſable.

LUCAS.

Oui, c'eſt faiſable. Ils ſont tous chez nous pour ſouper, on ne ſe moquera pas de moi. Je verrai Babet: car tenez, Mathurine, fatigué, fatigué, toute cette ardeur-là ne ſe paſſera qu'avec vous.

MATHURINE.

Soit, compere, ça me paroît plus à propos que d'épouſer ma fille, & il n'eſt rien tel que de faire les choſes à propos.

VAUDEVILLE.

MATHURINE.

En amour, comme en affaire,
C'eſt l'à propos qui fait tout:
Aux choſes faites pour plaire
C'eſt lui qui donne le goût.
Si Colin enfin décide
Une bergere timide,
C'eſt qu'il lui donne à propos
Et ſon pain & ſes ſabots.

LUCAS.

Meſurons le labourage
Aux forces que nous avons.
Pourquoi chercher tant d'ouvrage,
Et plus que nous ne pouvons?
Jeune fille & barbe griſe
Me paroiſſoient peu de miſe.
J'ai changé bien à propos
Mes ſouliers pour des ſabots.

MATHURINE.

Sais-tu pourquoi le ménage
Ne connoît point le repos,
Et que le bruit, le tapage
En ſont les moindres des maux?
C'eſt que même la tendreſſe
S'y traite avec peu d'adreſſe,
C'eſt qu'on n'y donne à propos
Ni le pain ni les ſabots.

COLIN

Près des grands & près des belles,
Sans l'à propos rien ne vaut:
Mais c'eſt ſur-tout auprès d'elles,
C'eſt en amour qu'il le faut.
L'à propos préſide aux graces,
Elles volent ſur ſes traces:
On ſourit à l'à propos.
N'auroit-il que des ſabots.

BABET.

L'inſtant le plus favorable,
Le moment le plus flatteur,

L'à propos le plus aimable
N'eſt ſaiſi que par le cœur.
Si le cœur peut lui ſuffire,
En ce jour nous pouvons dire
Que nous faiſons à propos
L'hommage de nos ſabots.

FIN.

Dl

101145

AZ: 101145
S

Dl 2771 m

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32702/fragment/page=0031

Cazotte, Jaques

LES SABOTS,

OPÉRA-COMIQUE

EN UN ACTE,

MÊLÉ D'ARIETTES;

Par Mrs. C.... & SÉDAINE.

Représenté pour la premiere fois par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi, le Mercredi 26 Octobre 1768.

Le prix est de 24 sols, avec la Musique.

A PARIS,
Chez Claude HERISSANT, Imprimeur-Libraire, rue Neuve Notre-Dame, à la Croix d'or.

M. DCC. LXXVII.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

Farbkarte #13
B.I.G.
Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32702/fragment/page=0033